

Parachat Bo – Les Téfilines, ou la liberté inscrite dans la durée

Par le Rabbin Mikaël Journo

La parachat Bo ne se contente pas de relater les préparatifs de la sortie d'Égypte. Elle enseigne comment la liberté s'inscrit dans la durée, comment elle se protège, comment elle se transmet. Au moment même où Israël s'apprête à quitter l'esclavage, la Thora introduit un commandement d'une proximité saisissante avec l'événement fondateur de l'histoire juive : les Téfilines.

« Ce sera pour toi un signe sur ta main et un souvenir entre tes yeux » (Exode 13,9).

Nahmanide pose ici une question essentielle. Pourquoi associer un acte rituel physique et quotidien à l'événement le plus spectaculaire de l'histoire de la Torah ? Pourquoi passer des plaies, des miracles et de l'effondrement de Pharaon à un geste répété chaque matin, inscrit au cœur de la prière quotidienne ?

La réponse est fondamentale. La Torah ne cherche pas seulement à libérer un peuple. Elle cherche à libérer l'homme de l'intérieur. La sortie d'Égypte n'est pas un événement du passé. Elle est un processus permanent, une œuvre intérieure qui doit être sans cesse renouvelée.

L'Égypte n'était pas seulement un système politique d'oppression. Elle était une vision du monde. Un univers où l'homme est réduit à sa force de travail, où le temps appartient au pouvoir, où le corps est possédé, où la mémoire est confisquée. Sortir d'Égypte signifie briser cette emprise invisible. Or cette emprise ne disparaît pas avec la traversée de la mer. Elle survit dans les gestes, dans les réflexes, dans la soumission aux nouveaux impératifs de l'immédiateté et de la productivité.

C'est ici que les Téfilines prennent tout leur sens.

Rashi souligne qu'elles sont un zikaron, un souvenir. Mais le Maharal précise que ce souvenir n'est pas d'abord intellectuel. Il est existentiel. La mémoire juive ne se dépose pas uniquement dans l'esprit. Elle s'inscrit dans le corps. La main, comprise par la tradition comme le bras, siège de la force et de l'action. La tête, lieu de la pensée, de la conscience et de l'intention. Les Téfilines relient ces deux pôles. Elles affirment que la liberté authentique naît lorsque la force obéit à la conscience et lorsque la pensée accepte de s'incarner.

Une force qui agit sans conscience recrée l'Égypte. Une pensée qui ne descend pas dans l'action demeure stérile. Les Téfilines refusent cette dissociation. Elles lient, elles ordonnent, elles unifient l'être fragmenté par les sollicitations incessantes du monde.

Le Zohar enseigne que le lien des Téfilines fait descendre la shekhina sur l'homme. Non une présence abstraite, mais une présence qui habite le geste juste. La liberté juive n'est jamais une fuite hors du monde. Elle est une sanctification du réel par l'homme. À l'heure où les mains sont souvent asservies aux écrans et les esprits captifs de flux ininterrompus, le port des Téfilines devient une réappropriation de soi.

Pharaon marquait les corps pour les posséder. Hachem propose un signe que l'homme choisit librement de porter. Là réside toute la différence entre l'esclavage et l'engagement sacré. L'esclave est marqué de l'extérieur. L'homme libre se lie de l'intérieur.

Nahmanide explique que la sortie d'Égypte n'est complète que lorsque l'homme accepte de porter la mémoire de sa libération comme une responsabilité. Les Téfilines ne sont pas un souvenir du passé. Elles sont une vigilance permanente contre le retour de l'Égypte sous des formes nouvelles : le pouvoir sans éthique, l'action sans sens, la réussite sans âme.

Chaque matin, celui qui porte les Téfilines affirme que sa force n'est pas autonome, que son intelligence n'est pas souveraine, et que sa liberté est orientée. Non vers l'arbitraire, mais vers le bien. C'est un acte de résistance contre la banalité de l'existence.

C'est pourquoi la Torah place ce commandement au cœur même de la délivrance. Être libre un jour ne suffit pas. La liberté doit être entretenue, réinscrite, réaffirmée. Elle doit devenir une discipline intérieure, car le naturel de l'homme est de retourner à ses chaînes s'il n'exerce pas sa volonté.

Les Téfilines enseignent ainsi que la liberté véritable n'est pas l'absence de lien. Elle est le lien juste. Celui qui élève. Celui qui unifie. Celui qui fait de l'homme un partenaire de Hachem dans l'histoire.

Ainsi, chaque matin, l'homme sort à nouveau d'Égypte. Non avec ses pieds, mais avec sa conscience. Non par la force, mais par l'engagement. Et c'est ainsi que la liberté, devenue habitude du corps et exigence de l'esprit, accède à l'éternité.